

Jean-Marie Rouart

de l'Académie française

La vérité sur la comtesse Berdaïev



folio

COLLECTION FOLIO

Jean-Marie Rouart

de l'Académie française

La vérité
sur la comtesse
Berdaïev

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2018.

Couverture : Photo © RetroAtelier / Getty Images (détail).

Écrivain, auteur de nombreux romans, Jean-Marie Rouart a reçu de grands prix littéraires comme l'Interallié pour *Les feux du pouvoir*, le Renaudot pour *Avant-guerre* et le prix Prince Pierre de Monaco pour l'ensemble de son oeuvre. Élu à l'Académie française en 1997 au fauteuil de l'historien Georges Duby, il a notamment publié, aux Éditions Gallimard, *Une jeunesse à l'ombre de la lumière*, *Nous ne savons pas aimer*, *Le Scandale*, *La guerre amoureuse*, *Ne pars pas avant moi*, *Une jeunesse perdue* et *La vérité sur la comtesse Berdaïev*. Il est également l'auteur de trois biographies historiques qui ont connu un grand succès : *Morny : Un voluptueux au pouvoir*, *Bernis le cardinal des plaisirs*, et *Napoléon ou La destinée*.

Il y a plusieurs manières de se tuer :
l'une est d'accepter absurdement de
vivre.

ARAGON

Il n'y a pas de crime au monde dont
je ne m'estime coupable.

GOETHE

LES NUITS D'IBIZA

1

Personne, en voyant la comtesse Berdaiev, ne pouvait se défendre d'une exclamation superlative : « Quelle belle femme ! » On renchérissait souvent en ajoutant : « Comme elle est excitante ! » Et nombre de ceux qui l'observaient, aussi bien hommes que femmes, sentant le feu affluer dans leurs artères, soupiraient : « Je coucherais bien avec elle. » Étrangement, ce n'est pas une remarque que l'on fait à propos de toutes les femmes, même avenantes. On laisserait volontiers la plupart végéter avec leur mari, ou frissonner de cinq à sept avec un vieil amant, ou plus honorablement s'occuper de leurs enfants. Non que beaucoup d'entre elles ne soient pas charmantes, d'une fraîcheur appétissante, mais elles ne suggèrent pas de manière aussi térébrante l'idée du lit comme la comtesse Berdaiev. En face d'elle, des images affolantes

vous assaillaient : des questions rouges touchant au galbe de ses seins, à la pilosité de son sexe, sans compter d'autres interrogations plus intimes encore sur son ardeur au plaisir et le mystère insoupçonné de son étreinte.

Savait-elle à quel point elle était l'objet du désir des hommes ? Comment aurait-elle pu l'ignorer ? Le privilège de plaire, de susciter une ardente convoitise, ne lui apparaissait plus seulement comme un agréable atout mais comme une fatalité. Que de stratagèmes elle devait employer pour écarter ses soupirants, que de manœuvres pour éteindre leurs projets lubriques ! On n'imagine pas les ressources qu'il faut employer pour convaincre les hommes de cesser leurs avances sans s'en faire des ennemis mortels. Oui, sans les vexer, sans froisser leur amour-propre sexuel, domaine où ils se montrent plus susceptibles qu'un Turc. Il faut beaucoup d'habileté et de savoir-vivre pour refroidir leur fébrile entêtement et faire comprendre courtoisement aux plus empressés de modérer leurs assauts et de rengainer leur organe viril.

Elle s'amusait avec un brin de satisfaction de son habileté à se soustraire aux sollicitations de ses admirateurs. Elle se comparait à un ministre des Affaires étrangères qui doit sans cesse composer avec les directives du gouvernement, les exigences des chancelleries, l'opinion publique, en évitant l'écueil des drames, des ruptures tumultueuses et avant tout le scandale. Sa dextérité lui procurait une sorte de griserie. Mais

elle n'ignorait pas, elle en avait une conscience aiguë, que le capital dont elle disposait, qui lui procurait tant de dividendes, était fragile : sa beauté. Aussi fragile que l'emprunt russe, la fidélité en amour, que l'amour lui-même, que la vie ! Surtout, il fallait, dans les emportements amoureux, éviter les faux pas. Elle savait combien les femmes les paient cher. La vie, si clémente aux hommes, ne leur pardonne rien.

Son visage très doux, semblable à celui de la *Vierge à l'Enfant* de Botticelli, éclairé par des cheveux blonds, faisait contraste avec l'éclat mutin de ses yeux marron, pailletés d'or, et sa bouche sensuelle. Ce visage d'ange — tant la lubricité plonge ses racines dans des territoires obscurs — inspirait moins un sentiment chaste qu'un désir sauvage de profanation. Son regard en avait fait chavirer plus d'un car il exprimait, chose rare, la fantaisie d'un esprit libre, anticonformiste, dans une enveloppe sociale du meilleur ton qui ne la brimait pas. Plus encore que de dénuder son corps, on avait envie de déshabiller son maintien aristocratique et, sous les dehors de la plus parfaite courtoisie, cette arrogance souveraine qu'on rêvait d'humilier. Bien sûr, comme toutes les jolies femmes, elle était l'objet de la malveillance. Un mot avait couru sur elle qu'elle toisait avec un superbe dédain : « C'est l'Anna Karénine de la dépravation. » Mais on sait ce que valent les ragots infamants colportés par un amant congédié.

Elle avait une règle d'or, presque un axiome

de philosophie, qu'elle tenait de sa mère, l'immarcescible et redoutable princesse Oborov, qui la lui répétait de sa voix rauque, à la diction parfaite, qui bousculait les *r* dans sa gorge comme le Dniepr en crue roule les cailloux sur ses berges : « En toutes circonstances, il faut savoir rester honorable. » Et sa mère lui répétait cet apothegme tantôt en russe, tantôt en allemand ou en anglais, comme pour ancrer en elle l'universalité de ce principe qui permettait d'affronter toutes les circonstances, des plus plaisantes aux plus scabreuses.

2

Le magnifique appartement aux fenêtres ouvertes sur le parc Monceau sentait la citronnelle, la vanille et le parquet ciré. Après avoir inspecté l'ordonnance de la salle à manger Empire, où la table était mise, et celle de l'opulent salon où brillaient les dorures des meubles Boule, veillant à ce que les fleurs soient artistiquement placées, les vases bien à leur place, la comtesse Maria Berdaiev s'installa toujours très droite devant le bureau Mazarin qui étincelait de toute sa marqueterie. Elle se plaisait dans cette pièce qui était à la fois son bureau et son boudoir pour les mêmes raisons qu'elle aimait ce vaste appartement de la rue Murillo, tellement chic,

tellement bon genre. Elle ne se défendait pas de son penchant pour le clinquant, les meubles signés par les plus grands ébénistes, pour les lourdes tentures, les somptueux brocarts. Elle menait une guerre impitoyable au riquiqui, à la vulgarité, à la négligence et au désordre.

Sur les murs tendus de toiles de Jouy, en dehors des portraits assez conventionnels de Mignard et de l'école de Gérard, les tableaux ne se signalaient pas par leur qualité : c'étaient des huiles d'une honnête médiocrité dues au mièvre pinceau de Jean-Gabriel Domergue, de Lorjou, et de Van Dongen. S'y mêlaient des pastels tout aussi fades et sucrés qui, eux, avaient l'avantage de représenter des personnalités connues : on reconnaissait Edgar Faure, la pipe au bec, le marquis de Cuevas, le prince Philip d'Édimbourg toutes médailles dehors, Maurice Druon arborant sa canne à pommeau d'argent, Mimi d'Arenberg, lord Shelbourne, Danielle Darrieux, le professeur et académicien Henri Mondor, dont le crâne chauve semblait méditer les arcanes mallarméens dont il était l'inlassable exégète. Ces œuvres valaient surtout par une signature qui à Paris, à Genève, à Londres et à Bruxelles, était prisée moins pour sa valeur artistique, il est vrai insignifiante, que pour le brevet mondain qu'elle conférait. Avoir son portrait par la comtesse Berdaiev, celui de ses enfants, de sa maîtresse ou de son amant, ou même de son animal favori, apportait à ceux qui s'offraient le luxe de poser pour cette artiste onéreuse un

cachet aussi indispensable que d'être admis au Polo, au Jockey ou à l'Interalliée. Maria Berdaiev avait toujours voulu être peintre. À dix-huit ans, elle avait suivi l'enseignement de Dunoyer de Segonzac à la Grande Chaumière. Mais les circonstances, une fulgurante et brève carrière d'actrice, avaient contrarié sa vocation. Après une éclipse de quinze ans, elle revenait à ses premières amours. Avec un succès qu'elle n'aurait jamais imaginé.

La comtesse Berdaiev écrivit un mot rapide sur son papier à lettres bleu orné d'une couronne comtale. Elle colla sur l'enveloppe une myriade de timbres préalablement humectés sur une éponge humide pour affranchir son pneumatique. La sonnerie cristalline de la porte d'entrée fit entendre sa mélodie. Quelques instants plus tard, la femme de chambre, une brunette aux yeux malicieux, originaire de Coimbra, vêtue d'un ravissant tablier de soubrette et coiffée d'un non moins seyant bibi blanc, frappa à sa porte et annonça :

— Monsieur le président Marchandau attend madame la comtesse au salon.

Elle se leva pour rejoindre son illustre visiteur, savourant ce cérémonial, le bon ton des usages aristocratiques. Elle éprouvait une véritable jouissance à être elle-même au cœur d'une comédie sociale huppée qui lui restituait un statut qu'on lui avait volé. À Saint-Pétersbourg, ce devait être ainsi avant, dans la maison princière de son père. Sauf que les domestiques devaient pulluler dans

le palais, et les cuisinières, les valets de pied, les cochers. Elle retrouvait le parfum d'un rêve, celui d'une société raffinée, et ce rêve qu'elle faisait d'elle-même, la grande dame qui vivait en elle, brimée par la réalité et les trahisons que la vie lui avait infligées. Parfois elle se demandait même si son âme, sa précieuse et indomptable âme russe, n'avait pas été atteinte.

Elle s'attarda devant sa psyché de Ruhlmann pour inspecter minutieusement sa tenue et faire bouffer sa coiffure. D'un geste qui lui était habituel, et qui étonnait toujours la soubrette quand elle surprenait ce manège, elle releva sa robe de jersey grège de Nina Ricci qui fit apparaître sa culotte blanche brodée, aux suggestives transparences, et vérifia l'impeccable ajustement de son porte-jarretelles noir. Puis elle chassa un pli de sa robe sous laquelle pointait, mais sans arrogance, sa délicieuse poitrine.

Elle connaissait d'avance le rituel immuable de ce déjeuner : le président Marchandeaup l'attendait, épongeant son front avec un grand mouchoir à carreaux, si démocratique mais si quelconque, un bouquet de fleurs à la main, des fleurs bon marché, des tulipes, ce qui provoquait toujours chez elle un mouvement d'agacement qu'elle réprimait. Elle n'aimait que les gerbes de fleurs livrées provenant des grands fleuristes, Lachaume ou Moulié-Savart. Mais elle prenait son parti de la lésine de son protecteur. Il avait tant d'autres qualités. D'autant qu'il agrémentait son stupide bouquet de vers de Verlaine :

le normalien perçait toujours sous le politique : « Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches / Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous... » Il n'empêche, elle avait du mal à comprendre comment un homme si haut placé pouvait se montrer capable d'être aussi fastueux avec les deniers de l'État et si rat dans ses dépenses personnelles.

Le président Marchandeaup était une personnalité importante de la République. Président de la Chambre des députés depuis cinq ans, il détenait un poste clé. Il avait la réputation — on était en mars 1958 — de vouloir briguer la succession de René Coty, le président de la République, dont le mandat expirait dans moins d'un an. Ses états de service républicains étaient en effet incontestables : socialiste, résistant, commissaire de la République à Alger, il appartenait à cette génération des Mendès France, des Mitterrand, des Guy Mollet, dont il partageait les convictions de gauche et les ambitions. Ayant labouré le terrain parlementaire pendant dix ans, il y moissonnait les responsabilités et les honneurs. D'une politesse cérémonieuse et démodée, propret, imbu de son importance, cambré comme un coq pour rehausser sa taille courte, ce n'était ni l'étalon ni le Tarzan qu'on lui prêtait en général comme amant, mais un esprit fin, un conteur qui savait rendre amusantes les péripéties de la vie politique en les agrémentant de potins, de bruits de couloir ou de soupirs d'alcôve. La comtesse Berdaiev ne se contentait

pas d'écouter : la politique la passionnait, pas seulement comme une comédie amusante, mais parce que c'est elle qui tisse les fils du destin. Aussi dévorait-elle les journaux : *Le Figaro*, *Le Monde*, *Combat* mais aussi le *Times*, *La Stampa* et bien sûr *La Russie libre*. Au début de leur rencontre, il fumait la pipe. Elle avait réussi à le détourner de cette manie puante, du moins en sa présence, qui insultait son goût des bonnes manières.

La femme de chambre annonça le rituel : « Madame la comtesse est servie. » Ils passèrent à table, et elle fut à nouveau éblouie par la culture du président Marchandreau, son art de trousser des anecdotes, la manière habile qu'il avait de se faire valoir en citant ses prestigieuses relations. Et aussi par son humanité, ce souci permanent des classes laborieuses, de ceux qui souffrent. Il avait du cœur, beaucoup de cœur, ce qui ne diminuait en rien sa ladrerie.

Après que le café fut servi dans une belle cafetière en argent, il lui dit le tout aussi rituel :

— Que diriez-vous si je faisais une petite sieste ?

Elle savait ce que cela signifiait. La porte de la chambre tendue de toile de Jouy rose se refermait sur eux. La soubrette avait la consigne de ne pas les déranger. Là, sur la méridienne, il plongeait nerveusement la main sous sa robe. Elle murmurait : « Vous êtes vraiment incorrigible. »

Un peu plus tard, on pouvait percevoir la voix

de la comtesse Berdaiev tentant de raisonner son soupirant avec une expression de sollicitude un peu lasse :

— Vous voyez bien que vous n’y arrivez pas !

3

L’adolescente, d’un geste compulsif, triturait ses cheveux longs d’un noir de jais. C’était une jolie brunette aux yeux clairs qui ne manquait ni d’aplomb ni de culot. Elle apparaissait à contre-jour dans l’encadrement de la fenêtre du bureau. Elle s’appelait Claudine Dumez. Une atmosphère lourde pesait dans le commissariat, un air vicié avec des relents de tabac froid et de bière. Derrière elle se dessinait le porche de l’église Saint-Sulpice, encadré de la large tenture noire qui indique une messe d’enterrement. Au premier plan, sur la place, les fontaines faisaient jaillir les jets d’eau dans des éclaboussures de soleil. La fille n’avait pas l’air de prendre la situation au tragique. Elle se montrait étonnamment sûre d’elle, à la limite de l’arrogance. Le commissaire, qui avait sur son bureau à tubulures d’acier le procès-verbal de son interrogatoire, lui posait des questions avec bienveillance malgré son agacement. Il pensait : Quelle petite pimbêche ! Par expérience — il avait une fille à peu près du même âge —, il savait qu’avec les

adolescents on ne peut rien conclure : l'arrogance dissimule parfois l'angoisse, la timidité. Ils vous insultent et, une demi-heure plus tard, ils tentent de s'ouvrir les veines.

— Tu sais que tu t'es mise dans un drôle de pétrin ? Tu aurais pu le tuer ?

Il avait prononcé cette phrase avec l'accent chantant de Mont-de-Marsan dont il était originaire. Cette intonation retirait de la gravité à ses paroles et leur donnait un air bonasse et ensoleillé. Il attendait que l'adolescente exprime un remords, de la contrition ou, à tout le moins, de l'attrition, comme disaient les pères maristes d'Hossegor chez lesquels il avait été pensionnaire. Leur casuistique le poursuivait. Il avait beau pratiquer cet ingrat métier depuis vingt ans, son imprégnation chrétienne lui faisait toujours attendre un repentir. Tu parles, Charles !

— Ça m'est égal, qu'il crève. C'est bien fait pour lui ! vociférait Claudine avec une lueur hallucinée dans le regard.

Le commissaire l'observait avec amusement : son délit lui paraissait moins grave qu'il ne le lui montrait. Mais il était dans son rôle. Il se disait qu'elle avait une jolie frimousse, un air aguichant qui l'émoustillait, et un joli petit corps dont les seins emplissaient agréablement son pull en mohair bleu clair. Jamais il ne lui aurait donné les quinze ans de son état civil. Il avait une fille de dix-huit ans qui paraissait une gamine en comparaison. À l'idée de sa fille, il se

rembrunit : il n'aurait pas aimé qu'elle se trouve dans ce genre de situation.

— Allons, il y a quelque chose que je ne m'explique pas bien.

À ce moment, les cloches du bourdon de Saint-Sulpice sonnèrent lentement quatre heures.

Claudine avait été appréhendée en fin de matinée au Bon Marché pour avoir dérobé plusieurs articles de lingerie féminine qu'elle avait dissimulés sous son manteau : trois soutiens-gorge, quatre petites culottes, trois porte-jarretelles. L'agent de sécurité l'avait conduite dans une remise sous prétexte, disait-il, de lui faire la leçon. Là, leur version des faits divergeait. Elle prétendait qu'il avait ouvert sa braguette, sorti sa verge et proposé qu'elle la prenne dans sa bouche en échange de son impunité. Il lui avait demandé de se mettre à genoux, faute de quoi il préviendrait la police. Elle avait commencé à obéir : elle avait déjà une certaine habitude de ce genre de service que réclament les hommes. Mais, à genoux, devant le spectacle de ce petit sexe mollasson et tire-bouchonné qui dégageait une odeur âcre de pomme pourrie, elle avait marqué une hésitation. Voyant sa mauvaise volonté, le vigile l'avait brutalement tiré par les cheveux pour qu'elle s'exécute. Il avait maugréé : « Petite idiote, tu vas m'obéir ou j'appelle les flics. »

Or ce n'était pas une méthode à employer avec Claudine. Elle était bonne fille mais pas poire !

— Y a pas le feu, dit-elle en se relevant, dissimulant sa colère, soutenue par l'idée qu'elle

Jean-Marie Rouart

La vérité sur la comtesse Berdaiev

Pourquoi le destin s'acharne-t-il sur la comtesse Berdaiev? Aristocrate très belle et très libre, elle appartient à la communauté des Russes blancs, ces exilés qui ont fui l'Union soviétique après la révolution de 1917. Déjà victime de l'Histoire qui l'a condamnée à la ruine, la comtesse va se trouver impliquée dans une affaire de mœurs éclaboussant le milieu politique dans les débuts ténébreux de la V^e République.

Librement inspiré du scandale des Ballets roses, ce roman renoue avec les thèmes chers à Jean-Marie Rouart : la passion amoureuse confrontée avec la brutalité du pouvoir, face à une société qui se veut toujours moralisatrice.



La vérité sur la comtesse Berdaiev
Jean-Marie Rouart

Cette édition électronique du livre
La vérité sur la comtesse Berdaiev de Jean-Marie Rouart
a été réalisée le 16 septembre 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072832727 - Numéro d'édition : 345047).
Code Sodis : U22625 - ISBN : 9782072832758.
Numéro d'édition : 345050.